

—Moé, capabe t'aper cigales.

—Eh ! bien, attrapes-en, je te les payerai ; ce n'est toujours pas ta chemise qui te gênera pour grimper dans les arbres. Et là dessus je le laisse.

Ennuyé de suivre toujours la route, je m'aventure à la fin dans un sentier à travers les bois sur ma droite. Je trouve tout près deux femmes noires lavant du linge à une source qui coulait là.

La plus vieille est à frotter son linge, ayant la tête enveloppée du mouchoir à carreaux d'ordonnance ; la plus jeune, d'une vingtaine d'années environ, est assise dans le moment, mais elle se lève pour répondre aux questions que j'adresse à la vieille, au sujet du sentier que je poursuis et qui va me conduire je ne sais où. J'admire surtout le pittoresque de son costume, jupe à mi-jambe, tête nue mais chargée d'une épaisse toison de crin crépu, mantelet en forme de scapulaire, laissant les côtés à peu près libres. Quant à la chemise, elle était peut-être dans la cuvette pour le blanchissage, du moins on en voyait aucune trace.

Comme mon intrusion n'avait paru nullement les offenser et qu'elles s'étaient empressées de répondre à mes questions, je poursuis ma route sans plus rien craindre, et je me trouve bientôt dans un petit champ de canne à sucre au milieu du bois. Voyant quelques baraniers, qu'on avait plantés là, je trouve leurs fleurs fréquentées par une foule de petites guêpes noires que j'ai assez de peine à saisir pour ne pas m'exposer à leurs piqures. J'ignorais alors que ce fussent des Mélipones, car je les aurais sans crainte saisies de mes doigts.

(A suivre.)